

MARTINEAU, MYRIAME *et al.* Conte, ethnicité et genre : portrait et place des minorités et des Autochtones dans le monde du conte au Québec. Montréal, UQÀM, novembre 2018, 87 p. ISBN absent

Bertrand Bergeron

Volume 18, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072942ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072942ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2020). Review of [MARTINEAU, MYRIAME *et al.* *Conte, ethnicité et genre : portrait et place des minorités et des Autochtones dans le monde du conte au Québec*. Montréal, UQÀM, novembre 2018, 87 p. ISBN absent]. *Rabaska*, 18, 368–371. <https://doi.org/10.7202/1072942ar>

d'autres instances psychologiques, nos passions par exemple. Bien souvent, ce sont ces dernières qui agissent comme moteur de nos actions que la raison doit guider. La raison est rarement source de création, elle est plutôt source de régulation. Elle s'exprime par la distanciation. Pascal nous avait prévenus : l'homme n'est ni ange ni bête. C'est quand il veut faire l'ange qu'il fait la bête.

Au demeurant, *À quoi sert la culture ?* est un essai stimulant, aux récompenses nombreuses à la mesure de ses hautes exigences. Ce livre est un pur produit de la haute culture. Pour en suivre le discours dans toutes ses nuances, il est préférable de se munir d'un copieux viatique philosophique. On ne se contente pas que de le lire, on entre en colloque avec lui. C'est le grand mérite de l'auteur de nous retenir en nous éduquant et en titillant notre entendement. Connaître est aussi un plaisir, Gilles Lévêque nous le prouve.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

MARTINEAU, MYRIAME *et al.* *Conte, ethnicité et genre : portrait et place des minorités et des Autochtones dans le monde du conte au Québec.* Montréal, UQÀM, novembre 2018, 87 p. ISBN absent.

L'homme est un intarissable bavard. Depuis la nuit des temps, tout lui est prétexte à narration. « Le monde est sous les mots comme un champ sous les mouches », écrivait Victor Hugo. Devant la profusion des études sur le langage et sur les discours en particulier, on a l'impression que ce n'est que tout récemment que l'homme a pris pleinement conscience de sa condition d'*homo loquens* à tel point que Christian Salmon pouvait affirmer que nous vivions désormais dans une véritable « narrarchie » (*Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2008, p. 124). La tradition orale constitue à cet égard l'état abouti de cette propension irrépressible à palabrer et le conte en assume l'une des figures emblématiques.

De l'UQÀM nous arrive un rapport de recherche partenariale intitulé : *Conte, ethnicité et genre*. Le sous-titre en définit les contours : *portrait et place des minorités ethniques et des Autochtones dans le monde du conte au Québec*. Il appelle cependant quelques commentaires. D'abord la place privilégiée conférée aux Autochtones; ne pas les avoir inclus au nombre des minorités se justifie en raison de leur importance dans l'histoire de l'Amérique française par rapport aux autres minorités visibles et audibles. Ces dernières y verront-elles plus tard matière à discrimination ? L'avenir le dira. Ensuite l'occultation coutumière de la situation réelle du Québec : province canadienne habitée, en regard du grand ensemble national, par une

minorité francophone qui, par un effet de trompe-l'œil, fait figure de majorité sur son territoire, alors que la palme de celle-ci revient aux anglophones. Le Québec est donc une minorité qui renferme d'autres minorités, et ce statut ambigu taraude en profondeur son inconscient collectif qui l'exprime sous forme d'insécurité culturelle. Il n'y a, au Québec, de pays que son emploi métaphorique, c'est-à-dire un alibi commode pour se dispenser de le faire. Dans cette recherche, à l'évidence, le Québec francophone est traité comme une majorité : il l'est tout en ne l'étant pas, et ne l'est pas tout en l'étant. Ceux qui se livrent à des recherches sociologiques devraient en prendre acte afin de nuancer et pondérer leurs interprétations et leurs conclusions. Le politique reste à la traîne loin derrière les perceptions sociodémographiques.

Cela étant, qu'en est-il de cette recherche ? Elle est avant tout une réflexion sociologique universitaire avec ce qui en découle logiquement : les concepts, les cadres théoriques et la rhétorique qui les accompagne sont interpellés pour étayer l'analyse des résultats. En utilisant la méthode du « nuage de mots » (autre dénomination pour champ lexical) utilisée par la chercheuse principale et ses assistants afin de réaliser « l'analyse critique de discours » (p. 16), selon une approche féministe pour l'appliquer à sa propre recherche, on obtient : « invisibilité », « visibilité », « soumission », « domination », « sexage », « genre », « changement », « déni de scène », « construits sociaux », « ethnicité », « décolonisation », « résistance », « stigmatisation », « société patriarcale », « intersectionnalité », « pratique genrée » qui constituent les mantras accoutumés d'un discours bien installé dans la sphère universitaire et médiatique. Il ne faut point s'en étonner, le sous-titre nous avait prévenus. Cet inventaire met en évidence l'orientation donnée à cette réflexion sur le conte tel qu'il est véhiculé chez les minorités et les Autochtones. Perception spontanée ou imposée ? Difficile de trancher, mais le statut de la chercheuse principale donne à penser qu'il y a parfois les deux, d'autant plus que la méthode de cueillette d'information par entretiens semi-directifs risque de produire un récit à deux voix. Il est des questions qui induisent les réponses.

Le groupe de recherche dresse avec minutie le portrait de ces conteurs ethniques et autochtones. La plupart sont urbains, les femmes plus présentes que les hommes, ils se définissent souvent comme des artistes multidisciplinaires, très peu réussissent à vivre de leur art, plusieurs sont victimes de « déni de scène ». Ils content pour transmettre des valeurs, une morale, un enseignement qui leur vient de leur culture ou de leurs expériences vécues. Plusieurs se perçoivent comme des vecteurs de changements sociaux. Leur langue maternelle peut constituer un frein à l'expansion de leur carrière. Les lieux où ils se produisent ne sont pas toujours adaptés à leurs prestations artistiques. Ils se sont autoproclamés conteurs ou ont été désignés comme tels

par leurs pairs ou leur entourage. Les Autochtones font la nette distinction entre les porteurs de tradition et les artistes.

Le rapport de recherche analyse bien les difficultés rencontrées par ces minorités pour se tailler une place dans la société marchande qui offre ou refuse des lieux de spectacle selon la demande, société marchande qui a radicalement changé les termes de l'échange artistique en transformant l'auditeur bénévole en auditeur payant et l'artisan ou l'amateur en professionnel stipendié. Beaucoup de participants déplorent la spectacularisation de leur art qui ne permet plus la rencontre et l'échange qui sont les buts avoués et recherchés dans la narration de contes. Cette finalité revêt un caractère déterminant dans les milieux autochtones.

Le rapport de recherche n'aborde pas les relations ambiguës entre conteurs et humoristes, ces derniers manifestant d'indéniables talents de conteurs au point de faire ombrage aux premiers. Pourtant bien des traits leur sont communs : les deux occupent seuls la scène, livrent des narrations, interpellent leur public directement ou de manière plus subtile, cherchent à faire réfléchir. Ces ressemblances, pourtant, ont leurs limites : les humoristes cultivent le « prêt-à-rire-de-tout-et-de-rien » pour un public avide d'oublier un instant sa condition en se gaussant et s'esclaffant. Pis encore, ils occupent la grande majorité de l'espace scénique disponible et remplissent leurs salles. Il y a de quoi attiser une certaine envie.

Il est difficile à la lecture du rapport de se faire une représentation exacte du conte et du conteur. Nous baignons dans un flou artistique savamment entretenu. Que serait donc un conteur ? Un narrateur autoproclamé ou reconnu par son milieu qui offre diverses narrations au cours d'une performance publique ? Si le conte ne fait pas le conteur, c'est bien ce dernier qui fait le conte, car pour lui tout est matière à conte pourvu qu'il y ait la manière. Et cette manière, pour l'heure, trouve sa légitimité en ajoutant son maillon à la millénaire chaîne de transmission pour l'orienter par la suite vers des préoccupations issues de la modernité. Il en résulte ceci, que le conte est passé progressivement du statut de genre littéraire à celui de catégorie complaisante, une macédoine de narrations disparates (conte, légende, mythe, épopée, récit de vie, etc.) dont le dénominateur commun se situe dans la performance orale. Le rapport de recherche partenariale ne met pas de l'ordre dans toutes ces catégories ; ce serait d'ailleurs, si l'on suit bien la logique de sa rhétorique, contraire à sa démarche. Les participants ont été recrutés moins pour justifier leur statut que pour témoigner de leur pratique et des difficultés rencontrées en raison de leur situation de minoritaires. C'est pourquoi Myriame Martineau avait souvent l'impression de recueillir des récits de vie. Un peu plus de rigueur et d'ordre dans les concepts et les catégories aideraient sûrement les diffuseurs dans leur programmation et le public à s'y retrouver.

Au final, quelles avancées doit-on attribuer à cette recherche ? Très peu. La « revue de littérature bonifiée » avait auparavant déblayé tout le terrain à telle enseigne que force fut pour la chercheuse principale d'avouer que sa recherche n'a fait que recouper ce qui avait été repéré dans ses lectures préalables : « Mais de prime abord, ce premier constat vient confirmer ce que nous avons vu dans la revue de littérature, à savoir que la prise de parole des minoritaires a souvent des enjeux politiques implicites, qui demeurent importants pour saisir les rapports de pouvoir en jeu, les rapports sociaux de domination, tant du point de vue des rapports sociaux de sexe que des rapports sociaux ethniques » (p. 17). Toutefois il faut lui accorder le crédit de ne pas s'être contentée de compiler ce qu'elle avait recensé ; elle est allée voir, a fait du terrain afin de ne pas se retrouver en situation de délégation de la vérification. D'aucuns pourront critiquer le biais résultant de son implication dans le milieu du conte : Myriame Martineau mène une carrière parallèle de conteuse sous le pseudonyme de Myriame El Yamani. Ce qu'on prendrait pour une faiblesse méthodologique au départ se révèle heuristique d'une certaine manière. La chercheuse possédait une connaissance expérientielle de son sujet. On ne peut se défendre, par ailleurs, de déceler un côté militant dans sa démarche, ce qui cadre partiellement avec l'une des caractéristiques du conte qu'elle lui octroie : son pouvoir de transformation, sa capacité de changer le monde. Sa recherche va en ce sens : en faisant apparaître les dysfonctions genrées et sociales qui empêchent les minorités d'avoir accès à la visibilité et à leur pleine et entière reconnaissance, elle invite implicitement ceux qui consulteront sa recherche à œuvrer unanimement à l'avènement d'un monde plus égalitaire.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

NEATBY, NICOLE. *From old Quebec to La Belle Province. Tourism Promotion, Travel Writing, and National Identities, 1920-1967*. Montréal, McGill Queen's University Press, 2019, xvi-344 p. ill. ISBN 978-0-7735-5496-2.

L'auteure poursuit deux objectifs. Elle vise d'abord à démontrer l'influence nationaliste des promoteurs du tourisme québécois dans le domaine de la culture entre 1920 et 1967. Elle désire de plus examiner la manière dont les chroniqueurs ou écrivains touristiques ont présenté le Québec au cours de cette période et vérifier si cela répondait aux efforts promotionnels du Québec. L'intérêt de Neatby réside strictement dans le tourisme ethnoculturel et ne vise pas le tourisme sportif comme la chasse, la pêche ou autre sport.